



«ENTRE GÉNÉALOGIE, HISTOIRE ET PATRIMOINE»

Nouvelles de CHEZ NOUS

BULLETIN D'INFORMATION DE LA FÉDÉRATION DES ASSOCIATIONS DE FAMILLES DU QUÉBEC



Vol. 9, n° 10, novembre 2020

Le mot du président

J'ai été invité le 22 septembre dernier à livrer un témoignage qui a été enregistré dans un studio du *Musée de la mémoire vivante*. Situé près de Saint-Jean-Port-Joli, ce musée « voué à la personne » présente des expositions tout au long de l'année. Mais, il se consacre également à la collecte, à la mise en valeur et à la diffusion de récits et de témoignages de vie. Une collection a ainsi été constituée. Elle compte des centaines de sujets abordés par des gens de partout au Québec, et d'ailleurs. Celle-ci peut normalement être consultée en tout temps, mais cette accessibilité a été en quelque sorte mise en suspens avec la COVID-19 et ce, pour une période indéterminée.

Mon entrevue a duré trois heures et porté sur différents sujets, notamment l'histoire de mon association de familles, celle des découvertes réalisées par l'association au fil des ans, notamment en ce qui a trait à l'ADN des Bérubé ou aux personnes de notre nom retracées au Moyen Âge. Il a aussi été beaucoup question du phénomène particulier que représente l'existence de multiples associations de familles au Québec et en Acadie. L'histoire de la fédération a été un peu abordée par la même occasion. J'ai un peu hâte de voir ce qui sera conservé par le Musée au montage. Bien que le document ne puisse être vu par le public avant un certain temps, je pense qu'il valait la peine de témoigner, au moins pour les futures générations, de ce que nous avons vécu comme expérience dans notre univers particulier.

Parmi les questions soulevées par la chercheuse avec laquelle j'échangeais, une dame nommée Myriam Gagné, il y en a eu une qui portait sur la multiplication exponentielle des associations de familles de 1983 à 1993, plus de 160 en fait. J'ai tenu à souligner qu'il en existait déjà quelques-unes avant la création de la fédération et que des rassemblements de familles avaient aussi eu lieu, par exemple dans les années 1950 (les Gagné et les Lessard notamment), avant que les associations actuelles n'existent. J'ai mentionné que certaines familles avaient même érigé des monuments et installé des plaques bien avant la naissance de la fédération, par exemple le monument des Trudel sur la terre ancestrale de l'Ange-Gardien, monument qui date des années 1930.



Par Michel Bérubé
Président, FAFQ

Je me suis aussi attardé sur la longévité des associations de familles qui peut être très variable. Tout cela peut dépendre des bénévoles impliqués, de leurs intérêts particuliers ou de leurs objectifs. Pour le 25^e anniversaire de la Fédération, on avait comptabilisé 87 abandons entre 1988 et 2007 sur un total de 271 associations ayant adhéré à la Fédération à partir de 1983. Il n'y a pas de doutes que certaines se sont limitées à l'organisation d'activités sociales, par exemple un grand rassemblement, ou à la publication d'un dictionnaire généalogi-



que familial. D'autres se sont livrés à des recherches sur les ancêtres en France et sont allés jusqu'à organiser un voyage de retour au pays des ancêtres et parfois plus qu'un. Celles qui continuent d'être actives après trente ou trente-cinq ans d'existence ont pu le faire en se renouvelant, autant du point de vue de l'équipe dirigeante ou en termes de projets, y compris par des rencontres fréquentes (brunch, cabane à sucre, épluchette de blé d'inde ou tournoi de golf) et de multiples voyages. Dans certains cas, leur survivance peut être attribuable à la persévérance exemplaire de ceux qui s'y sont consacrés depuis plusieurs années.

On m'a par ailleurs demandé plus spécifiquement ce qui avait pu donner une impulsion de départ aussi importante à la multiplication des associations de familles durant les années 1980. La réponse qui m'est venue spontanément a porté sur deux phénomènes qui ont pu avoir de l'influence, sans pour autant tout expliquer à eux seuls. La première, c'est la montée d'un nationalisme québécois renouvelé à compter des années 1960 et plus parti-

culièrement dans les années 1970. La deuxième explication qui m'est venue à l'esprit fut celle des retombées du voyage du général De Gaulle en 1967, surtout à cause de l'amorce d'une réconciliation ou même de retrouvailles entre les Québécois, les Canadiens-français et la France.

J'aurais pu mentionner aussi l'influence de Michel Langlois, invité comme expert à des émissions régulières sur la généalogie au début des années 1980, les articles d'Hélène-Andrée Bizier publiés dans la revue *Nos Racines* à la même époque, articles portant sur les ancêtres, ou encore la série de recueils intitulés *Nos ancêtres* publiée par le père Gérard Lebel et Jacques Saintonge. L'intérêt pour la généalogie a joué en somme un rôle important et elle continue d'avoir de l'influence.

Il est toujours intéressant de regarder derrière soi et de faire le point sur son cheminement, ne serait-ce que pour cerner un peu mieux vers quoi nous évoluons.

Le coin du geek

Rien de plus comique qu'un voleur par téléphone qui tente de se faire passer pour un employé du ministère du revenu du Canada, en vous disant dans un anglais très médiocre que vous devez de l'argent et que si vous ne payez pas tel montant en l'espace d'une heure, des policiers viendront vous chercher et que vous irez en prison.

Sachant que l'idiot qui m'appelait était en Inde, je lui ai simplement demandé le nom du ministère. Celui-ci de répondre : le ministère du revenu canadien. Je fais exprès pour lui faire perdre un bon dix minutes au téléphone en jouant au débile profond. J'avais la certitude d'avoir au bout du fil un ignare sans aucune connaissance générale, je lui demandais alors le nom de la capitale du Canada. Après un long silence d'environ 15 secondes il me répond : euh...Ontario.

Éclatant de rire au téléphone, je lui dis alors que pour un « scammeur » il n'est pas très bon. Si tu voulais ex-

torquer quelqu'un, pauvre résidu de (nom vulgaire de préservatif pour homme), tu aurais dû finir ta troisième année. La capitale du Canada c'est Ottawa. S'en suit plusieurs insultes en bas de la ceinture de sa part, frustré sans doute de s'être fait lui-même piégé.

Plus tard dans la semaine, un arnaqueur du centre de consultation mondiale astrologique me téléphone pour me donner une bonne nouvelle à l'effet que j'ai gagné une consultation gratuite pour connaître mon avenir. Tu connais mon avenir? Euh...oui... *Eh bien c'est quoi ton numéro de téléphone? Euh... Tu téléphones trois fois par semaine et tu connais jamais ton numéro de téléphone. Non seulement tu n'es pas voyant, mais pas brillant non plus! En passant Mandrake, ton numéro de téléphone se termine par 2896... Des voyants du CRTC vont bientôt te faire connaître ton avenir.*





La colonisation au Saguenay-Lac-Saint-Jean

Par Martin Naud

Pendant que le célèbre Curé Labelle s'occupait de la colonisation au nord de Saint-Jérôme, et cela pour empêcher nos gens de s'expatrier vers les manufactures et les usines de textiles de la Nouvelle-Angleterre et les encourager à demeurer sur leurs terres, un groupe de vingt et une personnes de la Malbaie (La Société des Vingt-et-Un) se rendait dans la région du Saguenay, pour aller y bûcher des pins blancs, (ces beaux arbres recherchés pour la construction des navires) et aussi dans le but de s'établir dans ce nouveau coin de pays. Nom étions aux environs de 1837.

Entre 1842 et 1849, ce fut un véritable courant d'immigration vers le Saguenay-Lac-St-Jean. Les gens venaient de partout rejoindre l'abbé Hébert qui y œuvrait avec de courageux pionniers. C'est ainsi que naquirent Chicoutimi, Jonquière et les nombreux villages qui ceinturent le Lac-St-Jean, cette très belle mer intérieure de vingt-six milles de longueur, par quelque vingt milles de largeur. Autour du lac se trouve cette vallée fertile qu'on baptisa plus tard « le Grenier de la province ». La colonisation se faisait en commun, les défricheurs demeuraient ensemble et se réunissaient pour la prière du soir. Les terres, ainsi défrichées, furent partagées après cinq ans de durs labeurs. Puis les gens continuèrent d'affluer vers cette terre promise.

Pour faire suite à ce petit préambule, voyez l'article envoyé par Onias Naud de Saint-Félicien (membre #69) et qui témoigne de la vie de nos ancêtres dans ce coin de pays et ailleurs, et qui s'intitule: « **Une page dans la vie de Gédéon Naud** ». Gédéon Naud a épousé Marie-Anne Lepage (fille de Magloire Lepage et de Marie-Délina Lapointe) le 12 mai 1914, à La Doré. Ils eurent seize enfants; neuf sont encore vivants dont trois religieux: Onias, Alida et Lucie religieuses des Antonniennes de

Marie, Antoinette, Rachèle, Amable, Thérèse, Céline et Louis (#391), prêtre, qui demeure à Lonainville en Abitibi.

Comme beaucoup d'autres colonisateurs, mon grand-père Georges Naud et son épouse Léa Martel partirent de Saint-Alban dans le comté de Portneuf, vers 1907, avec leur famille pour venir défricher une terre à La Doré. Le cœur lourd, le mouchoir à la main, ils quittaient leur parenté, leurs amis, ne sachant quand ils auraient le bonheur de se revoir; c'était comme on disait: « à la grâce de Dieu ».

En 1926, mon père Gédéon quitta la terre familiale pour s'installer, avec sa petite famille, à Albanel.

Jusqu'en 1931, il tournait et retournait la terre, à chaque année, pour en extraire ses fruits et ainsi nourrir sa famille.

La tâche était ardue et l'argent n'étant pas facile à accumuler, nous dûmes revenir au village de La Doré. Pour

nous les enfants, c'était un enchantement de retrouver cousins et cousines et de nous rapprocher de la tendresse de nos grands-parents. Ce plaisir dura jusqu'en 1936. De 1936 à 1942, mon père laissa sa trace à Saint-Félicien. De nouveau, la terre, entre ses mains et les nôtres (car les enfants grandissaient et mettaient la main à la pâte), changeait de couleur, de saveur, et elle se transformait.

Puis un jour, cet amant des grands espaces, ce voyageur-né, ce releveur de défi, partit avec sa famille pour la grande aventure vers l'Abitibi. Il s'installa à Rivière-Héva. Je me souviendrai toujours de ce départ-là car pour ma mère, c'était s'exiler au bout du monde. C'était quitter la vie pour la mort,



Georges Naud VII et Léa Martel



Gédéon Naud VIII et Marie-Anne Lepage

c'était l'arracher à elle-même (elle y laissa sa vie. d'ailleurs). Combien d'hommes, de femmes, d'enfants vécurent ce déchirement par ces exils. Ces gens-là n'avaient pas le choix, c'était: « travaille ou crève ». Alors mon père nous montra l'étendue de sa terre: 150 arpents. Nous étions là, entre les arbres, sans maison. Très. très rapidement, quelques arbres furent coupés pour construire un camp en bois rond, pour nous abriter contre les moustiques et les intempéries. Sans rideau, sans décoration, sans le confort moderne, nous nous entassions dans cette mini-maison au nom de la colonisation.

À la force de nos bras, à la sueur de nos fronts, les arbres tombèrent un à un, les souches montrèrent leurs racines, la forêt reculait pour faire place à la terre arable. Chaque soir, ces colonisateurs et ces colonisatrices se Gédéon Naud VIII et Marie-Anne Lepage couchaient ensoleillés par la journée, mais courbés par la fatigue du travail. Mon père décéda à Rouyn en 1983, à l'âge de 96 ans. C'est un hommage que je rends à mon père Gédéon, à ma très chère mère Marie-Anne Lepage ainsi qu'à tous ces défricheurs.

Moi, Onias, le fils aîné, je suis né le 18 janvier 1915 et je suis marié à Yvonne Déry qui est la fille d'Arthur Déry et d'Albertine Perreault, tous de St-Félicien. Notre mariage fut béni dans cette paroisse du Lac St-Jean le 14 septembre 1938. Nous avons douze enfants tous mariés, 26 petits-enfants et un arrière-petit enfant. Depuis l'âge de 18 ans, j'ai toujours travaillé comme « millwright » (mécanicien d'usine), dans les scieries. Pendant 43 ans, j'ai toujours persisté, malgré les malheurs, les épreuves, sans jamais abandonner. Comme nos ancêtres, la foi me « renforçait », et la prière nourrissait mon âme. Je suis maintenant âgé de 80 ans et mon épouse Yvonne, qui m'a toujours secondé et encouragé, est âgée de 76 ans. Grâce à Dieu nous sommes tous les deux en bonne santé et très heureux d'être ensemble, à aimer et partager notre amour. Je vous présente mes douze enfants: Yvon. Germaine, Louise, Paul-Antoine, Jean-Louis, Diane, Pauline, André, Geneviève, Claudette, Lucie et Murielle.

Merci à vous tous, ancêtres Naud! - Onias Naud (69)

NDLR : Merci au cousin Onias, pour ce témoignage d'histoire!

Tiré de :

Martin Naud, La Voix des Nau, vol. 3, numéro 1, printemps 1996

Reproduit dans La Souche, spécial 15^e anniversaire, printemps 1996.



Lectures d'automne

Par Michel Bérubé

Nous avons des motifs pour nous intéresser à la période connue comme *l'âge des Vikings*, notamment parce que la Normandie est apparue à compter de l'an 911 et que beaucoup de nos ancêtres venaient de cette province, un duché important au Moyen Âge. Même si nos ancêtres devaient descendre plus souvent des Francs que des Danois, ils ont été soumis à l'autorité et à l'influence culturelle de ces hommes du nord; nous sommes donc quelque peu concernés. Ce que nous savons par ailleurs de cette période tient souvent de légendes et un peu aussi, mais pas beaucoup, de chroniques anciennes. Il y a toutefois des auteurs qui savent nous y replonger d'une façon à la fois captivante et instructive.

Dans son dernier roman historique dont la traduction française vient de paraître aux éditions Robert Laffont, Ken Follett nous ramène autour de l'an 1000, avant la période que couvre le premier (*Les piliers de la Terre* paru en 1989) de trois autres romans qui s'inscrivent dans ce que l'on décrit maintenant comme la saga de Kingsbridge. Il est question ici de romans à succès puisque quarante-trois millions d'exemplaires ont été vendus dans le monde.

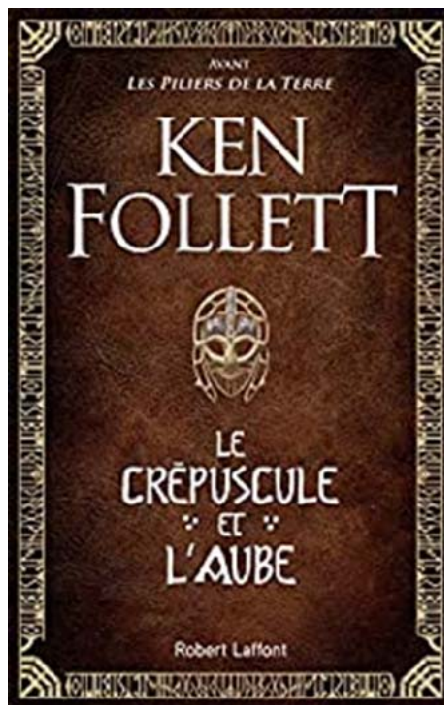
Ces romans de Follett s'appuient sur une documentation historique fouillée et nous permettent de revivre en imagination l'atmosphère qui devait exister à chacune des époques couvertes. Comme Follett a aussi publié des romans policiers, il trouve avec brio le moyen de nous faire vivre dans ses romans historiques des crimes et des histoires d'amour qui rendent le tout palpitant, sans pour autant prendre des raccourcis avec les événements qui se déroulent à l'époque visée. Qui plus est, l'auteur nous promène dans ce dernier roman entre la Normandie et le sud-ouest de l'Angleterre.

En nous ramenant vers l'an 1000, ce roman nous fait revivre la peur qu'exerçaient sur le sud de l'Angleterre, dans le royaume de Wessex, les fréquentes attaques des Vikings danois du roi Sven à la barbe fourchue. Ces Vikings-là sont déjà bien différents de ceux qui avaient commencé à attaquer les monastères des îles britanniques ou des côtes françaises

deux cent ans auparavant. Avec Sven, il est pratiquement question, d'après moi, d'un terrorisme d'état. Chaque période d'invasion se termine par la remise d'une rançon importante aux Danois. Une taxe a même été instituée à cette fin, dans les royaumes d'Angleterre, sous le nom de *Danegeld*. On achète la paix et on gagne un peu de temps, pas beaucoup puisque les hommes du nord reviennent souvent dès l'année suivante. À la même époque, les *Jomsvikings* ou Vikings formés dans l'île de Jomsborg¹, île située au sud des côtes de la Baltique près de la Pologne actuelle, vendent également leurs services comme mercenaires. Certains se battent ainsi pour le Wessex contre leurs propres compatriotes.

En 1016, Sven va finalement s'emparer de l'Angleterre et constituer un véritable empire nordique puisqu'il est déjà roi de Norvège et du Danemark. Comme il meurt cette année-là, c'est cependant son fils *Knud Den Store*, Knut ou Canute le Grand (mort en 1035), qui va hériter de cet empire. Après leurs attaques du début des années 1000, les Vikings allaient selon le roman se réfugier devant Cherbourg, un territoire normand dirigé par le comte Hubert de Cherbourg. Les Normands ne sont plus tout à fait des compatriotes de ces Danois puisqu'ils sont devenus des Français et des Chrétiens vivant dans un univers que l'on décrit généralement par le mot féodalité. Leurs « cousins » danois sont bien différents puisqu'ils sont toujours païens. Ils pillent d'ailleurs les côtes galloises et irlandaises pour s'emparer de jeunes femmes et de jeunes hommes qu'ils revendent ensuite comme esclaves dans le Wessex, voire même à Rouen.

La transition culturelle des Normands que décrit le roman est toute récente. La Normandie ne s'est étendue à Cherbourg qu'en l'an 933. Historiquement, il est connu par ailleurs que le roi danois Harald 1^{er}, dit Harald à la dent bleue, le père de Sven, a lui-même levé une flotte au début de son règne, lequel commence en 958, pour aider ses compatriotes à garder le contrôle de leur belle province de Normandie. Il n'a donc fallu que quelques décennies pour que des Danois établis en France se transforment en Nor-





mands francophones et chrétiens et s'intègrent dans la population présente, bien qu'à un niveau supérieur de l'échelle sociale.

Il n'est pas nécessairement question de gens qui provenaient du territoire occupé de nos jours par le Danemark. Ces anciens Danois provenaient souvent des côtes de la Baltique, une longue bande de terre relevant alors du royaume danois (en vert foncé sur l'image reproduite ici). Il n'est pas étonnant d'apprendre de nos jours par les recherches sur l'ADN que les Vikings n'étaient pas nécessairement des Scandinaves, mais souvent des Germains du nord et des Slaves qui vivaient un peu partout sur la côte sud de la mer Baltique.



Les Normands qui ont migré en Nouvelle-France devaient par conséquent descendre de gens qui pouvaient provenir d'aussi loin que la Pologne, des pays de la Baltique, voire même de la Finlande. Comme j'ai moi-même un 10% de mon ADN *autosomal* qui est identifié aux Slaves de l'Ouest (notamment présents en Allemagne de l'est et à l'ouest de la Pologne), j'y vois une bonne raison pour m'intéresser à nos racines dans cette région d'Europe, racines que nous ne soupçonnions pas jusqu'à récemment.

Je ne suis pas le seul puisqu'Isabelle Berrubey vient de faire paraître un roman **historique, son septième roman**, mais **le premier d'une trilogie** dont l'action se situe justement dans le nord de l'Europe. Il s'intitule *Fils de l'ours : Quand les runes parlent*. C'est l'histoire du clan de l'ours, plus particulièrement d'un personnage mystérieux. Cela remonte aux années 820, donc au début de la période que nous associons aux invasions barbares des hommes du Nord. D'après l'auteure, il est question d'un « personnage historique qui a déjà existé. Je l'ai juste mis un peu à ma main ».

Je vous avoue mon admiration pour l'auteure, ne serait-ce que pour la recherche et le vocabulaire qu'elle met en valeur. Tout en se laissant porté par le roman, il est possible de découvrir l'histoire de l'empire franc de Charlemagne à une époque où il est affaibli par les querelles opposant son fils Louis 1^{er} dit le Pieux ou le Débonnaire et ses trois fils, Louis le Germanique dit Louis de Bavière, Lothaire premier et Pépin d'Aquitaine. Les Danois vont intelligemment profiter de ces querelles pour s'implanter sur le territoire de l'Empire franc.



Il n'est pas facile de démêler les acteurs de cette période à la lecture d'un traité d'histoire ou de s'y retrouver parmi les nombreux dieux de la mythologie scandinave. Le vocabulaire scandinave utilisé pour les navires qui ont fait la réputation des Vikings, de même que pour leur construction, pourrait facilement en rebuter plusieurs s'il ne s'insinuait pas dans un récit qui nous tient en haleine. On peut en dire autant pour les termes en vieux français que l'on nous passe sous les yeux lorsqu'il est question de nos ancêtres francs.

Je me suis lancé dans la lecture de ce roman juste après avoir lu celui de Follett, un auteur dont la réputation est mondiale. Je dois avouer que je ne m'attendais pas à ce qu'une humble enseignante gaspésienne puisse produire une œuvre qui m'a captivé tout autant. J'oserais presque parler d'un calibre comparable si j'étais un peu plus sûr d'avoir du talent pour la critique littéraire. Mais, j'ai vraiment été captivé par ce roman et de plus en plus en plus en allant vers la fin. J'ai d'ailleurs hâte de voir la suite, le deuxième roman de la trilogie : *Fils de l'ours : Björn Côte de fer*.

¹ Le roi Harald 1^{er} y meurt en 986.



Extraits de *Le Danemark, Préhistoire*

Par Michel Bérubé

La lecture des deux romans dont il est question dans ce numéro m'a incité à relire un volume produit en 1983 par le ministère royal des Affaires étrangères du Danemark. Je l'ai fait en ne perdant pas de vue que le royaume danois du Moyen Âge couvrait un territoire bien différent de celui d'aujourd'hui. C'est le consulat du Danemark à Montréal qui m'a fait cadeau de ce livre en 1987. Je leur avais écrit pour savoir si un nom aussi normand que le mien pouvait avoir une origine danoise. Ma requête fut transmise au département d'histoire ancienne du musée national du Danemark, à Copenhague. Le musée me donna ensuite comme réponse que les personnes de la période visée étaient trop mal connus pour que l'on puisse se prononcer.

serfs, parfois aussi une ou deux concubines, durant la longue absence du mari et des fils partis en expédition.

Le nom des villages anglais d'origine danoise se termine par *-by* (par ex. Rugby, Dalby, Grimsby), *-thorp(e)* (par ex. Danthorpe), *-toft* (par ex. Nortoft, Sandtoft), *-beck* (par ex. Holbeck) et *-tved*, c.-à-d. terre défrichée (Brackenthwaite, en danois : Bregentved). En Normandie, les noms des localités danoises se reconnaissent par les suffixes *-toft* (en français tot, par ex. Appetot correspondant à Ebeltoft), *-bæk* (par ex. Carbec, venant directement de Karrebæk, Houllebec, de Holbæk), *-tved* (par ex. Longtuit, de Langtved) ou par *-by* (Carquebu, de Kirkeby).

Il y a à la page 100 du livre une image qui nous montre un couple de la période viking. Oublions le casque de fer pourvu de cornes même si le casque de peau représenté sur l'image pouvait effectivement être recouvert d'un casque de fer comportant un protecteur nasal, lors de combats. Un artiste britannique nommé David Mollett a reconstitué les deux personnages représentés ici à partir des résultats de fouilles archéologiques. On y voit armes, outils et bijoux. C'est l'épouse qui porte les clés de la maison dont elle est la maîtresse. Le rôle de la femme était important comme en témoigne le fait que les tombes masculines et féminines étaient identiques. L'épouse avait d'ailleurs autorité sur la ferme et sur les



Mon 1^{er} ancêtre d'Amérique est identifié par un nom dont l'orthographe varie de Barubé à Berrubé en passant par Berrubey ou Berruby. À la page 110 du livre, il est justement écrit que le nom des villages danois se termine le plus souvent en *by*, de même qu'en *thorpe*, en *toft*, en *beck* et en *tved*. En Normandie, on trouve aussi le *boek*, le *tved* et le *by*, par exemple dans Carquebut, l'équivalent de Kirkeby en Angleterre. Si le livre avait mentionné Bergheby ou Berghuby pour l'Angleterre, il ne nous aurait pas fallu un autre vingt ans pour savoir d'où vient notre patronyme, nom danois d'un village d'Angleterre qui a été latinisé par les Franco-Normands à compter du XII^e siècle.





Louis Hémon, auteur de *Maria Chapdelaine*

Lecture proposée par Yves Boisvert

Lorsque j'étais adolescent, en secondaire II, j'avais un professeur de Français d'origine Tchécoslovaque qui était sans aucune doute l'une des personnes les plus cultivées que j'ai rencontré de ma vie. Un jour, début février, il est arrivé avec cette lecture obligatoire pour tous les élèves de la classe. *Maria Chapdelaine*. Il commence par nous raconter un peu l'histoire, nous disant qu'il s'agit de l'histoire des pionniers du Saguenay-Lac-Saint-Jean, d'une histoire d'amour entre une vieille fille (pour l'époque) et un coureur des bois, nous racontant que ce livre fut le plus traduit et le plus reproduit de l'histoire. Du même souffle, il nous mentionne candidement, que bien que son auteur, Louis Hémon, était un génie, il est mort saoul, frappé par un train, dans un village perdu du nord de l'Ontario, Chappleau. Ce qui est un peu cocasse, c'est que sommes à ce moment-là à Hearst, autre village (perdu) du nord de l'Ontario.

Mais revenons à Louis Hémon, personnage pour le moins étonnant. Né le 12 octobre 1880 à Brest en Bretagne dans une famille de l'élite républicaine, Louis est le dernier enfant, après Félix et Marie, de Louise, née Le Breton, et de Félix Hémon. Le père, ancien élève de



Photographie de Louis Hémon au centre, accompagné de son frère Félix et de sa soeur Marie. Photographie du 1^{er} janvier 1880 par J. Villard. Domaine publique.

l'École normale supérieure, agrégé de lettres classiques, est un ardent républicain qui a distribué sous le manteau des poèmes des *Châtiments* et correspondu avec Victor Hugo. Le professeur Hémon se fait remarquer par l'Académie française qui lui décerne en 1878 son Prix annuel d'éloquence pour son *Éloge de Buffon*. En 1882, Félix Hémon, muté à Paris, quitte sa Bretagne natale; Louis est alors âgé de deux ans, il va donc passer son enfance et sa jeunesse à Paris.

De son père, professeur devenu pendant un an chef de cabinet d'Armand Fallières au ministère de l'Instruction publique, puis inspecteur général, qui écrit un *Cours de littérature*, le fils hérite un goût littéraire certain. Le jeune Louis apprécie et lit Hugo, comme son père, mais également des auteurs contemporains tels Verlaine, Maupassant et Kipling. Amateur de sport, il pratique la course à pied, le rugby, le canoë, la natation et la boxe. Ses études au Lycée Montaigne (1887-1893) et à Louis-le-Grand (1893-1897) ne le passionnent pas et il décrira plus tard cette période de sa vie dans un autoportrait publié à la une du quotidien sportif *Le Vélo*: « jeunesse terne - dix ans d'externat dans un lycée noir - études sans éclat - toute combativité disparaît devant la lente oppression du thème grec. » Tout en menant des études de droit à la Sorbonne, il apprend l'annamite (vietnamien) avec l'espoir de partir un jour en Extrême-Orient. Après l'obtention de sa licence en 1901, il s'acquiesce de son service militaire à Chartres, étape qui lui déplaît tout autant que ses études. Il ne suit pas les traces de son frère aîné, officier de marine, qui meurt subitement en 1902 d'une typhoïde foudroyante à son retour de Cochinchine. Admis au concours de l'administration coloniale mais affecté en Algérie alors que l'Extrême-Orient l'attirait, Louis Hémon décide alors de partir pour Londres, en 1903, renonçant ainsi au concours et à une carrière diplomatique, au grand dam de sa famille.

SES ANNÉES LONDONIENNES : 1903-1911

Du chroniqueur sportif à l'écrivain

Dans la capitale anglaise où il est attaché commercial pour les peintures Ripolin, il se découvre écrivain grâce



au sport. En effet, son entrée en littérature se fait par les journaux sportifs, en particulier *Le Vélo* dans lequel est publié, le 1^{er} janvier 1904 son texte « La Rivière », classé premier au concours de nouvelles organisé par le quotidien. Dès cette date, il devient correspondant du *Vélo* à Londres et publie régulièrement des chroniques sportives ainsi que des récits. Sous le chroniqueur sportif perce l'écrivain. Pour assurer sa subsistance, il exerce divers travaux alimentaires qui ne l'intéressent pas spécialement mais qui lui permettent d'observer les êtres croisés au cours de ses déambulations lorsqu'il est représentant de commerce, ou les collègues fréquentés dans les bureaux. Ce qui compte désormais pour lui, c'est d'écrire.



Louis Hémon
vers 1905

Rapidement, Louis Hémon déborde du cadre sportif et ses nouvelles s'ancrent dans la capitale anglaise dont il donne à voir la misère, en observateur sensible du quartier pauvre qu'est l'East End. Au cours de l'année 1906, il remporte deux nouveaux prix avec les nouvelles intitulées « La Conquête » et « La Foire aux vérités ». En 1907, il travaille à une nouvelle plus longue, « Lizzie Blakeston », qui sera publiée en feuilleton, du 3 au 8 mars 1908, dans le journal parisien *Le Temps*. Cette nouvelle assez sombre, qui montre un écrivain parvenu à la maturité, met en scène « le triomphe éphémère puis le drame cruel d'une jeune danseuse londonienne qui, après avoir gagné un concours d'amateurs, ne peut accepter de mener une vie minable dans une corderie. Convaincue de l'inégalité de la lutte et de l'injustice des hommes, désespérée, parce qu'on avait détruit son rêve d'une existence supérieure, elle se jette à l'eau². »

Durant l'année 1908, il écrit un premier roman, *Colin-Maillard*, qu'il envoie au *Le Temps*, mais sans réussir à le faire publier. L'ouvrage met en scène Mike O'Brady, un jeune héros « qui rêve, un instant, de changer l'ordre du monde et des choses [...] devient révolutionnaire et passe à l'action en tuant le patron d'une serveuse, humiliée et opprimée ».

À la fin de 1909, il écrit *Battling Malone, pugiliste*,

dans lequel il raconte « la montée fulgurante d'un jeune boxeur, Patrick Malone, à qui on prédit un bel avenir », mais qui est défait par le grand champion français de l'époque². Hémon ne réussit toutefois pas à faire publier ce roman, pas plus que le précédent ou le suivant.

Sans se décourager, il écrit en 1911 *Monsieur Ripois et la Némésis*, qui raconte l'existence d'un minable exilé français employé dans une grande firme londonienne. Ce dernier ne rêve que de vivre le plus possible d'expériences amoureuses, qu'il accumule avec cynisme, jusqu'à ce que sa rencontre avec Ella lui fasse connaître une vibration nouvelle. Quand celle-ci lui annonce qu'elle est enceinte de lui, il la quitte pour une riche héritière. Un nouvel échec amoureux, mais professionnel aussi, le fait revenir à Ella; mais il apprend alors qu'elle est morte dans un accident. Ripois rentre en France, voué à l'amertume de vivre son premier véritable amour pour une morte. D'où le titre du livre (dont René Clément fera un de ses meilleurs films, sur des dialogues de Raymond Queneau).

Vie amoureuse et départ pour le Canada

Comme le note Aurélien Boivin, « Le caractère de Monsieur Ripois ressemble étrangement à celui de Hémon qui vient de connaître une aventure amoureuse à Londres. En Monsieur Ripois, le don juan raté, Louis Hémon, le timide, s'est projeté pour revivre avec remords son aventure avec Lydia O'Kelly qu'il a abandonnée lui aussi après la naissance d'une fille. » En 1908, Louis Hémon avait en effet eu une liaison avec une jeune femme d'origine irlandaise, Lydia O'Kelly qui avait tout fait pour le séduire, selon la sœur de cette dernière. Le jeune homme est resté très discret sur sa vie avec Lydia au point de ne pas annoncer à sa famille la naissance de sa fille Lydia Kathleen, le 12 avril 1909, estimant que sa famille aurait été inca-



Lydia O'Kelly, vers l'âge de 25 ans. Université de Montréal, domaine publique



pable de comprendre une relation aussi peu convenable. Lorsqu'il déclare la naissance de l'enfant, il fait une fausse déclaration de mariage pour protéger Lydia. Lydia O'Kelly manifeste des troubles mentaux graves et doit être internée peu après la naissance de sa fille. Louis Hémon confie l'enfant à la sœur de sa compagne, madame Phillips. Mais Lydia ne guérit pas et restera à l'asile de Hanwell jusqu'à la fin de sa vie.

Après huit années passées à Londres où il a le sentiment de n'arriver à rien, Louis Hémon décide de partir pour le Canada. Il quitte Liverpool le 12 octobre 1911, à bord du *Virginian*, à destination de Québec où il arrive six jours plus tard. Il laisse à Londres sa fille alors âgée de deux ans, sans savoir qu'il ne reverra plus ni la mère, ni l'enfant.

Ses années québécoises

Après un séjour à Québec, il débarque à Montréal et gagne sa vie comme commis dans une compagnie d'assurance, tout en écrivant quelques articles sur le Canada à l'intention du public français.

Le 15 juin 1912, il quitte Montréal et se met en route vers le Saguenay-Lac-Saint-Jean, région de pionniers encore assez sauvage dont lui avait parlé un prêtre lors de la traversée. Il séjourne d'abord à La Tuque, puis à Roberval sur le lac Saint-Jean dont il projette de faire le tour à pied (plus de 100 km) mais à Péribonka il rencontre Samuel Bédard qui l'engage comme ouvrier agricole. Il travaille sur la ferme jusqu'au mois d'août, puis comme chaîneur pour une société d'arpenteurs au nord du lac Saint-Jean. Il apparaît comme un être étrange aux yeux de la population de cette petite localité, acceptant de travailler pour rien, parlant peu, toujours un carnet à la main, n'assistant pas à la messe comme tout le village mais attendant la sortie des paroissiens devant l'église. Il quitte Péribonka et les Bédard le 28 décembre 1912 et s'installe sur l'autre côté du lac, à Saint-Gédéon, où il rédige une première version de *Maria Chapdelaine* dont il a fixé sur son carnet les grandes lignes.

Au début d'avril 1913, de retour à Montréal, il travaille



comme traducteur pour l'entreprise *Lewis Brothers Limited*, tout en dactylographiant en double copie son roman sur une machine de son employeur, que ce dernier lui permet d'utiliser en dehors des heures de bureau. Le 26 juin, il expédie une copie du manuscrit à sa sœur et une autre au journal *Le Temps*, qui le publiera intégralement en 21 épisodes quotidiens, entre le 27 janvier et le 19 février 1914.

Le 28 juin, il quitte Montréal en direction de l'Ouest canadien où il envisage de faire les moissons. Le 8 juillet 1913, il est rendu à Chapleau, où il est happé avec son compagnon d'équipée australien par une locomotive du Canadien National.

Le succès posthume

Le roman *Maria Chapdelaine* est publié entre le 27 janvier et le 23 février 1914, en feuilleton, dans *Le Temps*. Il n'attire guère l'attention. En 1916, une version légèrement expurgée est publiée à Montréal, grâce aux efforts de Louvigny de Montigny et du père de Louis Hémon, avec une subvention du gouvernement du Québec. Elle est accompagnée d'illustrations de Suzor-Côté.

En 1921, une nouvelle édition du jeune éditeur Grasset fait connaître le roman du public. Le succès commercial est considérable, atteignant près d'un million d'exemplaires. Ce succès entraîne la publication des autres romans de Hémon : *Colin-Maillard* (1924) et *Battling Malone* (1926).

En revanche, *Monsieur Ripois et la Némésis* ne sera publié qu'en 1950, sans doute pour préserver l'image de « jeune homme de bonne famille » qu'on avait faite à Louis Hémon. De manière générale, son image fut récupérée pour ne pas dire détournée par sa famille avec la création d'un Louis Hémon officiel, à l'opposé du Louis Hémon réel. Il est ainsi présenté comme le symbole des bonnes traditions alors qu'il était en rupture avec ses origines bourgeoises ; catholique alors qu'il ne pratiquait pas ; amoureux de la terre bretonne qu'il ne connaît quasiment pas et d'une France qu'il a fuie. Il fut aussi associé à son père, une des figures dominantes de la culture officielle française de cette époque. Sa fille



Lydie-Kathleen fut adoptée par la sœur de Louis Hémon, gardienne de la mémoire officielle de son frère. La réalité de sa petite enfance (l'abandon par son père et l'internement de sa mère) lui sera cachée.

Maria Chapdelaine a connu de multiples éditions (250 à ce jour) et a été traduit dans plusieurs langues. Il a inspiré plusieurs illustrateurs: Suzor-Côté, Clarence Gagnon, Thoreau MacDonald, Jean Lébédoff, Fernand Labelle... Il a été adapté trois fois au cinéma :

- Julien Duvivier en 1934 avec Jean Gabin et Madeleine Renaud
- Marc Allégret en 1950 dans une libre interprétation de l'œuvre
- Gilles Carle en 1983 avec Carole Laure.

Le roman a aussi été transformé en BD, en pièce de théâtre, en roman illustré, en radio-roman, en série télévisée. Le village de Péribonka s'est doté d'un musée à la mémoire de l'auteur en 1938.

Bref, *Maria Chapdelaine* est devenu un mythe littéraire : pour les Canadiens français, il illustre leur lutte pour la survivance nationale ; pour les Français, il symbolise l'ancienne France, celle fondée sur la famille et la religion.

Le succès du roman a sans doute relégué dans l'ombre ses nouvelles, les seuls textes publiés de son vivant. Hémon en tira une certaine reconnaissance mais la postérité lui refusa la gloire. Pierre-Marc Orlan plaçait pourtant *Lizzie Blakeston* « parmi les meilleures nouvelles de la littérature française ». Paru en 2013, chez Libretto, le recueil intitulé *Le dernier soir* sort heureusement de l'oubli des textes d'une belle tenue littéraire.

Hémon puise aux mêmes thèmes que Maupassant : l'eau (« La Rivière »), la nuit (« Le Dernier Soir »), l'angoisse (« La Peur »), et il s'intéresse comme lui aux miséreux, aux exclus de la société en France comme à Londres, mais avec plus de compassion. Surtout, il invente un genre : la nouvelle sportive, et prend le parti des perdants (« La Défaite »), des malchanceux, des ratés. Sa prose élégante, si elle se ressent aussi de l'influence de ses devanciers, est pourtant celle d'un vrai tempérament qui oscille entre réalisme et lyrisme, entre indignation et humour.

Tiré de Wikipédia :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Louis_H%C3%A9mon

Œuvres de Louis Hémon

- *Maria Chapdelaine*, 1914, feuilleton dans le quotidien *Le Temps*; ouvrage de librairie en 1916, édition montréalaise, en 1921 édition parisienne. [Maria Chapdelaine](#)
- *La Belle que voilà*, 1923.
- *Colin-Maillard*, 1924.
- *Battling Malone, pugiliste*, 1926.
- *Monsieur Ripois et la Némésis*, 1950.
- *Lettres à sa famille*, préface de Nicole Deschamps, 1968.
- *Récits sportifs*, préface d'Aurélien Boivin, 1982.
- *Itinéraire de Liverpool à Québec*, préface de Lydia-Louis Hémon et Gilbert Lévesque, 1985.
- *Nouvelles londoniennes*, préface de Chantal Bouchard, 1991.
- *Écrits sur le Québec*, préface de Chantal Bouchard, 1993.
- *Œuvres complètes* tome I 1990, tome II 1993, tome III 1995, préface d'Aurélien Boivin.
- *Au pied de la Lettre Louis Hémon, chroniqueur sportif*, 2003, préface de Geneviève Chovrelat.
- "Cartes et lettres inédites", recueillies et présentées par Pierre E. Richard. Nîmes 2013
- *Le Dernier Soir*, 2013, recueil de nouvelles, préface de Geneviève Chovrelat.

Lieux de pèlerinages

Plusieurs monuments et musées ont vu le jour en mémoire de Louis Hémon, dont le musée Louis-Hémon de Péribonka. Ci-dessous, la plaque souvenir du Jardin Louis Hémon dans le Cours Dajot à Brest, son village natal.



Photo : Michel Neault



La famille Morin dit Ducharme

Par Pierre Ducharme

Plusieurs souches de familles Ducharme coexistent au Québec. On connaît ainsi les *Provencher dit Ducharme*, les *Tétreault dit Ducharme* et, bien sûr les *Charron dit Ducharme*. C'est en faisant des recherches sur cette dernière souche que j'ai identifié une famille Ducharme peu connue, celle de **Jean Morin dit Ducharme**. Même si les résultats de cette recherche ont été modestes, il paraît utile de les publier pour tenter d'en apprendre plus d'un autre chercheur.

Neuvième des 12 enfants des Acadiens **Pierre Morin dit Boucher** et **Marie Martin, Jean Morin dit Ducharme** naît le 8 octobre 1680 et il est baptisé le 20 du même mois à Beaubassin, en Acadie¹ (Dictionnaire Jetté. p. 835). Trente-cinq ans plus tard, le 18 novembre 1715, sous le nom de **Jean Morin** (il signe de ce seul nom), il épouse à Québec **Marie-Élisabeth Hubert**, après un contrat daté du 17 devant le notaire Pierre Rivet. contrat que je n'ai pu encore consulter. Cette union est brève: Jean décède et est inhumé le 30 janvier 1717 à Québec, sous le nom de **Jean Baptiste Morin dit Ducharme**. Sa femme ne lui survit que quelques mois, puisqu'elle décède le 27 juillet 1717 et est inhumée le 28, aussi à Québec.

Deux enfants seulement naissent de cette brève union : **Joseph Morin**, né et baptisé le 12 août 1716 à Québec, décédé et inhumé dans cette ville le 3 septembre suivant, et **Jean-Baptiste Morin dit Ducharme**, né et baptisé le 14 juillet 1717 (donc après le décès de son père) et inhumé le 16 août suivant à l'Ancienne-Lorette (donc après le décès de sa mère)².

Il apparaît donc qu'à cette période, le surnom Ducharme n'a été attribué que deux fois à un membre de la famille Morin: la première fois à l'inhumation de Jean-Baptiste et la seconde au baptême de son fils aussi nommé Jean-Baptiste. Aucun des autres enfants et petits-enfants de **Pierre Morin dit Boucher** et de **Marie Martin** ne semble l'avoir utilisé, du moins selon René Jetté. Le couple Morin - Hubert et leurs deux enfants étant décédés en moins d'un an, entre le 3 septembre 1716 et le 16

août 1717, le surnom aurait logiquement du disparaître avec eux.

Résurgence du surnom Ducharme

Pourtant, on retrouve des **Morin dit Ducharme** plusieurs dizaines d'années plus tard. Voici les actes que j'ai identifiés jusqu'à présent après une recherche sommaire:

- 1) 1795-06-15: Mariage de **Jacques Morin dit Ducharme** et de **Marguerite Bolduc**, Saint-Vallier, QC³.

Ce Jacques est né et baptisé le 1770-09-01 à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud sous le nom de **Jacques Morin**, fils de **Jacques Morin** et de **Marie-Josèphe Godin**. Son parrain est son grand-oncle **Pierre Morin**, qui signe de ce nom. Pourtant, à son mariage en 1795, Jacques est identifié sous le nom de Morin dit Ducharme, comme aussi son père, bien que ce dernier ne se soit pas marié sous ce nom.

- 2) 1817-11-25: Mariage de **Louis Morin dit Ducharme** et d'**Angèle Mercier**, Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud, QC. Parmi les témoins : **Jacques Morin dit Ducharme**, père ou frère du marié.

Frère cadet du précédent, Louis est né et baptisé le 1783-11-17 à Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud sous le nom de **Louis Morin**, fils de **Jacques Morin** et de **Marie-Josèphe Godin**.

- 3) 1847-05-25: second mariage de **Thomas Morin dit Ducharme** avec Adéline Guénet, Saint-Pierre-de-Montmagny, QC

Frère des précédents, Thomas avait épousé en 1ères noces Anastasie Langelier le 1815-10-10 à St-François-de-la-Rivière-du-Sud, et ce sous le



seul nom de Thomas Morin, fils de Jacques Morin. Trente ans plus tard, il reprend donc le surnom Ducharme.

- 4) 1855-07-27 : **Louis-Georges Morin dit Ducharme**, cultivateur majeur de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud (Jean-Baptiste Morin dit Ducharme, *écuier* et notaire public + Julie Gagnon), marié à **Clémentine Guimon** à Cap-St-Ignace, comté de Montmagny.

Louis-Georges est le neveu des 3 précédents. Bien que lui-même et son père soient qualifiés de *Morin dit Ducharme* dans l'acte, ils signent uniquement sous le nom de Morin, comme les témoins, ses oncles Louis et Pierre Morin, et ses frères Adolphe et Octave Morin. On note ici que le père du marié, Jean-Baptiste, est notaire, donc qu'il ne peut ignorer l'origine de ses nom et surnom.

Conclusion

Chose étonnante donc, les trois frères utilisent à leurs mariages en 1795, 1817 et 1847 le surnom de leur arrière-arrière grand-oncle, **Jean-Baptiste Morin dit Ducharme**, qui semble inutilisé depuis son décès en 1717; leur neveu Louis-Georges en fait autant en 1855. Une

recherche plus poussée permettrait peut-être de trouver d'autres utilisations, mais bien évidemment l'utilisation du surnom Ducharme n'est pas un hasard, donc le surnom était connu dans la famille.

Nous pouvons donc légitimement nous demander si ce surnom a été utilisé dans la famille Morin entre 1717 et 1795, et après 1855. Dans ce cas, cela pourrait expliquer la présence à différents endroits de familles Ducharme que je ne parviens pas à relier à aucune source connue. J'invite donc les lecteurs qui en sauraient davantage à cet égard à me contacter.

Merci à Jean-Louis Morin pour les informations transmises sur cette famille.

Cet article a paru en avril 2016 dans le *Trait-d'union*, bulletin de l'Association des Charron et Ducharme

¹ Jetté, René : *Dictionnaire généalogique des familles du Québec*. Montréal, 1983, pages 834-838

² Même source

³ Les informations sur ces actes proviennent des registres des paroisses, consultés sur FamilySearch le 2012-10-12

Au champ d'honneur

Au champ d'honneur, les coquelicots
Sont parsemés de lot en lot
Auprès des croix; et dans l'espace
Les alouettes devenues lasses
Mêlent leurs chants au sifflement
Des obusiers.

Nous sommes morts
Nous qui songions la veille encore
À nos parents, à nos amis,
C'est nous qui reposons ici

Au champ d'honneur
À vous jeunes désabusés
À vous de porter l'oriflamme
Et de garder au fond de l'âme
Le goût de vivre en liberté.

Acceptez le défi, sinon
Les coquelicots se faneront
Au champ d'honneur
[trad. Jean Pariseau]



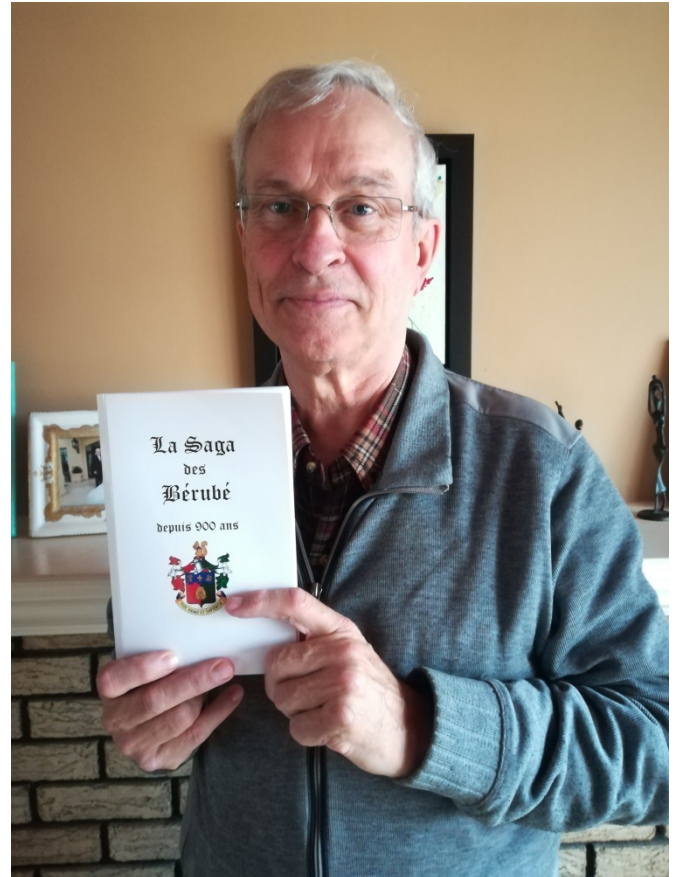
Un petit projet pendant que la COVID-19 nous retient à la maison

Par Michel Bérubé

Avec un peu de temps libre, j'ai pu ramasser l'information d'ordre historique recueillie par mon association, depuis des années, pour produire un petit livre de 120 pages qui sera distribué à nos membres pour le temps des Fêtes. L'association finance son impression. Une version anglaise sera disponible sur Internet pour nos membres anglophones.

Il ne s'agit pas d'un ramassis de tout ce que nous savons, mais plutôt d'une synthèse réalisée avec le croisement des données provenant, pas tellement de notre généalogie, mais plutôt des traces laissées par notre nom de famille depuis le XII^e siècle et de l'interprétation qui peut en être faite à partir des résultats obtenus par plusieurs Bérubé à des tests d'ADN et de ce que l'Histoire nous révèle...

Je vous en reparle au prochain numéro.



Rivière-Ouelle

Fêtes du 350^e de la Municipalité de Rivière-Ouelle

C'est du 27 au 31 juillet 2022 que se dérouleront les fêtes du 350^e de la Municipalité de Rivière-Ouelle. La programmation est en cours de planification. Si votre association de famille désire s'inscrire dans les cadres des activités, merci de contacter madame Nancy Fortin, agente de développement au 418 856-3829 poste 202 ou encore par courriel à l'adresse suivante : agent@riviereouelle.ca.